

Le Courrier du Canada.

JOURNAL DES INTERETS CANADIENS.

JE CROIS, J'ESPERE ET PAIME.

Nos chansons et nos chanteurs.

CAUSERIE

Lue à l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, le 7 décembre 1870, par M. E. de St. Aubin.

(Suite et fin.)

II

Plusieurs d'entre vous, mesdames et messieurs, ont assisté et même pris part aux répétitions d'un concert. C'est là qu'on peut apprendre à bien connaître le monde des amateurs musiciens. Ce monde a ses travers, comme tant d'autres fractions de notre société civilisée, et ces travers sont parfois enriens à étudier. Toutefois, je dois vous dire que l'amateur canadien présente bien peu d'analogie avec les types du même genre si finement critiqués, par exemple, dans les journaux et dans certains ouvrages français. Vous trouverez rarement, chez l'amateur canadien, ces gestes et ces prétentions bizarres qui feront encore longtemps les délices des caricaturistes et des chroniqueurs. Comment expliquer ce fait qui est tout à la louange de notre pays ?

Je crois que la raison en est bien simple : L'amateur canadien est, avant tout, un membre éminent utile de notre société ; en certaines occasions, il devient même indispensable. Dans les plus grandes villes du Canada, il n'y a point de bons théâtres en permanence. Les salles de Toronto, Montréal et Québec, pour spécifier davantage, ne sont jamais louées que pour une période assez restreinte à des compagnies d'artistes étrangers, oiseaux de passage dont on peut dire beaucoup de mal et très peu de bien, (avec d'honorables exceptions, bien entendu). En outre ces compagnies nous visitent d'ordinaire pendant l'été, alors que les théâtres sont presque tous fermés aux Etats-Unis, et le reste de l'année, nous sommes laissés à nos propres ressources. Si nous voulons nous donner le plaisir d'une séance dramatique ou musicale, durant les longues soirées de nos longs hivers, il faut avoir recours aux amateurs.

Vous voyez donc que l'amateur est utile, presque indispensable à notre société. J'ajouterai qu'en général, il se montre toujours obligant. Il est peu prétentieux, quelquefois même trop timide, mais il a des susceptibilités assez curieuses et que nous voudrions tous voir disparaître.

Les personnes qui ont pris une part active à l'organisation de soirées musicales savent les pénibles contrariétés inhérentes à cette tâche d'organisation. — Il a été décidé qu'un concert aurait lieu au profit d'une œuvre charitable, et monsieur X. est chargé d'inviter les chanteuses et les chanteurs. Il met son bel habit de dimanche, achète une paire de gants frais et va frapper à la porte d'une de nos chanteuses en vogue. Sa démarche est timide ; il se présente en solliciteur peu confiant dans le succès. Les paroles de la formule invariable.

— Le comité du concert qui doit avoir lieu dans quinze jours au profit de telle œuvre m'a chargé, madame, de

vous demander si vous ne nous prêteriez pas votre gracieux concours en cette occasion.

La réponse de madame est également invariable :

— Oh ! monsieur, vous n'y pensez pas ! Je ne chante plus... je n'ai rien de nouveau... et puis les derniers froids m'ont très-fort enrhumée...

A l'argument inépuisable du rhume, on, pour parler le langage à la mode, — de l'influenza, le pauvre organisateur répond invariablement que "s'il faut en croire le baromètre, le thermomètre, l'hygromètre et autre instruments de météorologie, le temps va certainement se mettre au beau ; qu'en quinze jours, on peut gagner quinze fois l'influenza la plus tenace ; que madame chante si bien le grand air de l'opéra en vogue, qu'il serait vraiment regrettable que le public fût privé du plaisir de l'entendre."

L'allusion au "grand air" favori ne manque jamais son effet, et, bref, madame finit par accepter ; mais viennent les restrictions.

Madame veut savoir quelles sont les autres personnes qui chantent à ce concert ; pure question de charité chrétienne.

Madame veut que son grand air vienne à tel numéro d'ordre sur le programme.

Madame veut répéter son morceau plusieurs fois chez elle avec l'accompagnement, puis à la salle de concert, la veille de la soirée.

Le docile organisateur souscrit à toutes les conditions, et si le comité a invité quatre chanteuses, il part à l'aise en pensant qu'il n'a plus que trois visites semblables à faire.

Mais une fois les invitations acceptées, les choses vont bien, trop bien même, comme vous allez voir. A la première répétition, chacune des dames qui, deux jours plus tôt, ne trouvaient pas un seul morceau qu'elle pût chanter, en offre cinq ou six au malheureux accompagnateur : "elle voudrait bien chanter celui-ci, mais peut-être il serait mieux de chanter celui-là"..... "Ce troisième morceau plairait mieux au public".....

Je ne pourrais pas plus loin le détail de ces inoffensives résistances, qui toutefois, je dois le dire, donnent un trac assés énorme qu'inutile aux personnes qui entreprennent d'organiser une soirée musicale.

Et n'allez pas croire, mesdames, que les messieurs qui chantent la basse, le baryton ou le ténor, soient à l'abri de tout reproche sous le même chef. Certains chanteurs sont d'une coquetterie ineffable ; ils se font prier, beaucoup prier.

Dans un concert où l'on fait chanter des morceaux d'ensemble, duos, trios, on des chanteurs, les difficultés se compliquent énormément.

Passons sur ces misères et bien d'autres pour rechercher, si vous le voulez bien, quel remède on peut y apporter.

Vous connaissez trop l'aimable obligation de nos chanteurs canadiens pour attribuer leurs hésitations à un orgueil mal placé ou à la triste manie de se rendre désagréables.

— Un quatrième, avec beaucoup d'aplomb "faites une neuvaine, j'entends dire, écrivez une neuvaine".

— "C'est ça," répliqua un cinquième. "Rien comme une neuvaine pour le spirituel et pour le temporel".

Scandalisé, de tant d'idées hétérodoxes et pour changer le sujet de conversation, autant que pour tuer le temps, je leur dis : "Mes amis, puisque vous aimez tant à discuter, faites-moi le plaisir de m'expliquer ce que l'on entend par un érétemement géométrique. Ma question tombe au beau milieu de ces gaillards, comme une bombe prussienne. C'était à qui ne se prononcerait pas. Un des plus jeunes, qui avait reporté l'année précédente le second prix de mathématiques, se hasarda à suggérer, que ce pourrait bien être le problème d'Euclide que l'on nomme *Pons asinorum*. "C'est le calcul différentiel", s'écria, un autre. "Les asymptotes", ajouta un troisième. C'était à n'en plus finir.

"Vous en êtes, à cent lieues, leur dis-je. Je vais vous raconter ce que j'entends par l'érétemement géométrique.

"Il y avait dans une certaine ville que je ne vous nommerai pas, une revendeuse célèbre par son esprit caustique. Elle avait la langue si effilée, si acérée, que de mémoire d'homme, personne par l'invective n'avait pu la réduire à *quia*. Elle se nommait par contraste "La mère Tout-doux", et trafiquait sur les pommes, les pipes, bâtons de crème, cannes, etc.

Passé, un jour, un avocat avec un confrère.

"Je parierais avec vous un *souper aux huîtres*, lui dit le confrère, que tout beau parler que vous êtes, vous n'êtes pas de force à réduire au silence par vos discours la mère *Tout-doux*."

"Soit," dit-il, et il s'avance lentement vers la table de la mégère.

"Combien pour ce gourdin," "Vieille diablesse," dit-il ?

"Mon nom est "Lamoureux" pour vous obéir. Ça n'est pas un gourdin, mais une canne. Trente sols en cet le prix, et c'est pour rien.

Quelle en est donc la cause ? Je crois l'avoir trouvée, et peut-être vous l'avez devinée avant moi.

La seule, unique et véritable cause de toutes les difficultés qu'on rencontre dans l'organisation d'une solennité musicale, est que la connaissance de la lecture de la musique est trop peu répandue, non-seulement en Canada, mais presque partout pays. Il faut en excepter l'Allemagne, où les enfants, dit-on, naissent avec une clarinette dans la bouche et une clef de sol sur l'avant-bras.

Que faut-il donc entendre par *lire la musique* ?

Une personne qui sait lire la musique est celle qui, étant donné un air écrit, peut, sans le secours d'aucun instrument, déchiffrer, c'est-à-dire chanter ou fredonner cet air.

Comme conclusion de cet entretien, j'indiquerai les principaux avantages de cette connaissance et je dirai, en peu de mots, comment on peut l'acquérir.

Pour ce qui regarde les chanteurs, voici les résultats certains de l'étude de la lecture musicale.

La personne qui ne sait pas lire la musique doit faire un travail très-considérable pour apprendre un morceau de chant. Elle doit forcément aller trouver un instrumentiste qui lui joue l'air et, pour retenir cet air, il faut qu'elle s'en remette entièrement à sa mémoire et à son oreille. Les notations musicales qui, pour le lecteur, constituent un guide d'une sûreté mathématique, ne lui sont d'aucun secours et, devant le public, il arrive plus d'une fois que le chanteur ou la chanteuse restent court, humiliation fort désagréable et à laquelle on ne s'expose pas sans hésitation.

Voilà pourquoi nous sommes privés d'entendre plus souvent une foule de personnes douées, par la nature, d'admirables voix et d'excellentes dispositions pour la musique. L'étude de la lecture musicale ferait disparaître tous ces inconvénients.

La personne qui sait lire la musique peut se procurer une foule de connaissances agréables. Elle peut lire un morceau de musique aussi aisément que d'autres lisent leur journal ; et, chose importante, elle ne sera jamais la victime des marchands de musique qui, de connivence avec d'autres intéressés, mettent en vogue tant de prisonniers inéptes, parce que, d'un coup d'œil, elle pourra juger si un morceau est bien ou mal écrit.

Si cette connaissance était plus répandue, l'exécution des chants liturgiques, du plain-chant, cette musique si vraiment belle et si bien adaptée à la majesté de nos temples, l'exécution du plain-chant gagnerait en justesse. Les chan-

tes de nos églises éviteraient ces écarts de ton qu'ils commettent depuis trop longtemps sans remède et qui affectent péniblement les oreilles les moins susceptibles.

Pour les instrumentistes, les pianistes en particulier, la connaissance de la lecture musicale aurait aussi de grands avantages. Ici, je vais me rendre coupable d'une vilaine petite médisance, dont j'aurai bien des reproches, mais il quelquefois nécessaire d'avoir le courage de dire la vérité.

Apprenez donc que grand nombre des demoiselles qui nous jouent des morceaux de piano, même très difficiles, ne savent point lire la musique.

Mais comment ont-elles fait pour arriver à un si bon résultat dont nous apprécions tout l'agrément, toute la valeur ? Elles ont fait ce qu'on appelle vulgairement "prendre le chemin des écoliers". Elles ont étudié pendant de longues années sous la direction de professeurs qui *lisaient* pour elles, mais si elles avaient commencé par apprendre à lire, elles joueraient aujourd'hui tout aussi bien et auraient coûté dix fois moins à leurs bien-aimés parents.

En outre, la plupart de ces pianistes sont incapables d'apprendre des morceaux par elles-mêmes, dès lors que le professeur n'est plus là qui *lit*, qui déchiffre pour elles. Leur science est, après tout, une science purement mécanique. C'est cruel à dire, mais c'est comme cela.

Je sais que dans l'enseignement particulier comme dans les collèges et les convents, voire même dans les écoles tout-à-fait élémentaires, l'étude raisonnée de la musique a fait depuis plusieurs années de grands progrès.

Mais comment les amateurs plus avancés en âge, plusieurs de ceux, par exemple, que vous entendez aux séances de cet institut, pourraient-ils sûrement arriver à bien lire la musique ?

Cette connaissance sera promptement généralisée du moment où l'on aura établi un cours public de chant.

Pour organiser un cours public de chant, il faut :

1o. Une salle pas trop froide en hiver, ornée de quelques bancs et d'un tableau noir.

2o. Deux becs de gaz.

3o. Un directeur avec son diapason.

4o. Des élèves.

C'est ce dernier article qu'on se procure difficilement, paraît-il. Si l'on était sûr d'un certain nombre d'élèves, il y a beaucoup à parier qu'on trouverait aisément un professeur avec son diapason. Resterait les becs de gaz, le tableau noir, les bancs et la salle ; quant à cela, il est permis d'espérer qu'il y a dans notre ville, assez d'amateurs généreux pour y pourvoir.

Mais on ne trouve pas les élèves, l'expérience l'a prouvé plus d'une fois. Comment faire en ce cas ? Mon avis est qu'il faudrait avoir recours à une souscription et payer le professeur. Supposé, pour préciser davantage, que le loyer de la salle, avec le gaz, revienne à une piastre pour chaque séance d'une

mère. Je suppose que vous allez également nier que vous avez gardé un *hypoténuse* dans votre maison.

C'est un mensonge, maudit voleur, escroque que vous êtes ?

— Comme si tous les voisins, la mère, ne savaient pas que non seulement vous avez gardé un *hypoténuse* chez vous, mais encore deux *diamètres* sans clef dans votre grenier et même, on vous a vu le dimanche vous promener avec eux, vieille *heptagone* sans corn.

— Saints du ciel, quel langage, pour un homme qui veut se faire passer pour *messieur* ! Que le diable vous enlève et vous confonde au fond des enfers, vous et votre carcasse damnée !

— Ah ! vous ne désavouez pas l'accusation, vieille *multiple*, d'une *raison arithmétique*.

— Après ces odieuses paroles, s'écria-t-elle, courez vite vous rincer la bouche à la rivière, suppot de Belzebute !

— Rincez vous la bouche, vous-même, vieille *polygone* débanchée, allez chez le diable, *intersection* vicieuse d'une *superficie* blasée.

— Insolent, vendeur de plomb, si vous continuez de m'abreuvier ainsi d'invectives, je... je... je... je... cours chercher la police... et elle tomba sur le carreau suffoquée de rage.

Allons manger les huîtres, dit le terrible jeune avocat — le terrible avocat se nommait Daniel O'Connell — maintenant vous savez ce que l'on entend par l'érétemement géométrique, n'est-ce pas ?

Un jeune littérateur jadis de Sainte-Anne la Pocatière, maintenant de Québec, le Dr. Chs. DeGuise, s'est chargé, bec, le Dr. Chs. DeGuise, s'est chargé d'immortaliser son fameux Cap, "Le Cap au Diable", en y plaçant le dénouement de son intéressant roman : *Le désastre* arrivé à la pauvre canadienne Madame Anne la Pocatière, maintenant de Québec, dans le naufrage à cet endroit en 1755, dans le *Boomerang*, ainsi que l'aventure destinée de sa fille Her-

l'aventure destinée de sa fille Her-

l'aventure destinée de sa fille Her-

l'aventure destinée de sa fille Her-

l'aventure destinée de sa fille Her-

l'aventure destinée de sa fille Her-

l'aventure destinée de sa fille Her-

l'aventure destinée de sa fille Her-

heure : c'est, il me semble un prix raisonnable. En donnant une autre piastre au professeur chaque leçon coûterait deux piastres. Si l'on avait cinquante élèves pour payer ces deux piastres, cela ferait quatre cents par tête, et à deux leçons par semaine, pendant quatre mois, disons vingt semaines, ou quarante leçons, chaque élève aurait une piastre et soixante centimes à payer pour la saison. Le nombre des élèves augmentant, la souscription pourrait être moindre. Or je ne puis m'imaginer qu'il n'y ait pas, à Ottawa, cinquante personnes qui seraient contentes d'apprendre à lire la musique pour ce modeste prix. Voir le *Journal de l'Instruction Publique*. Année 1870, p. 63.

Je ne désespère pas de voir une classe de ce genre établie, un jour, à l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, et je recommanderais humblement qu'on admit dans cette classe filles et garçons... à la condition qu'ils soient tous bien sages.

En terminant, mesdames et messieurs, veuillez agréer l'expression de ma vive gratitude pour avoir bien voulu m'écouter, avec tant de bienveillance, dire du mal de notre prochain.

FIN.

A l'abordage.

Voici qui pourrait paraître incroyable, s'il ne s'agissait pas de nos braves marins.

Ce n'est que morveillent, et nous tenons le récit, dit un journal de Paris, d'une source authentique.

Il y a quelques jours, au fort du Mont-Valérien, un détachement fut commandé pour une reconnaissance difficile et dangereuse.

On choisit 200 marins, que l'on fit appuyer par quelques compagnies d'un régiment de ligne.

Il s'agissait de déployer toute la ruse et toute l'adresse des guerres de sauvages, et de fouiller un bois tout petit, un bouquet d'arbres plutôt, qui avait paru suspect.

Et le commandant du fort, qui connaît ses hommes, leur avait dit :

— Allez, mes enfants, et nettoyez-moi ça de la bonne manière.

— De bords à tribord, soyez tranquille, commandant, avaient répondu les marins.

On partit. Il était cinq heures. On alla avec précaution jusqu'à un millier de mètres du bois en question.

Là, les marins firent faire halte aux hommes de ligne.

— Attendez-nous là, dirent-ils, nous allons venir vous chercher.

Grâce à la faveur de la nuit qui commençait, nos hommes arrivèrent, en rampant et en s'aider de tous les accidents de terrain, jusqu'à la lisière du bois.

Point de sentinelles, point de feux ; point de mouvement ; rien que le bruit particulier des feuilles d'octobre tombant le long des troncs noueux.

— Hum ! glissa un des anciens du bord à l'oreille de son voisin, faudrait voir ça. Je me charge de l'affaire.

n'empruntions de son œuvre que la description du *Cap au Diable*.

"Avant que d'arriver au charmant village de Kamouraska, vous apercevez un cap, dont la vue vous frappe et vous impressionne péniblement. Son aspect est morne et sombre, les rochers qui le composent sont arides et dénudés, son isolement, le silence et la nature désolée et presque déserte qui l'environnent, son éloignement de toute habitation ; tout, enfin, concourt à jeter dans votre âme un malaise étrange et inexplicable. Quelques bas fonds qui l'avoisinent en rendent l'approche difficile, sinon impossible, même aux bâtiments d'un faible tonnage. Ce Cap, c'est le "Cap au Diable."

Mais d'où vient donc ce nom qu'onfants, nous ne pouvions entendre sans frémir ? A-t-il été le théâtre de quelques apparitions infernales, ou bien a-t-il servi de repaire à quelques bandes de brigands, et les bruits confus qu'on y entend ne sont-ils pas les cris de vengeance des victimes ensanglantées que l'on trouva à ses pieds, ou dans son voisinage ? personne ne le sait ; la justice des hommes a libéré les accusés ; victimes et meurtriers sont aujourd'hui devant Dieu !

Mais vous en avez assez vu, n'est-ce pas, de la Petite Anse, comme les habitants de la Petite Anse, en visitant leurs pêches la nuit, ou en attendant l'heure de la marée ; vous en avez entendu le vent s'engouffrer, avec un bruit sinistre, dans les obscures cavernes de rochers ; si vous en avez entendu les hurlements, lorsqu'il vient dans les tempêtes, se déchirer sur les branches désolées de quelques arbres rabougris qui les couronnent ! D'autres fois et en d'autres endroits se trouvent d'épais fourrés ; là semblent régner d'impénétrables mystères ; et lorsque la brise souffle plus violemment, sa voix prend alors des inflexions différentes ; tantôt un sord gémissement, une plainte ; tantôt un sord grondement qui se prolonge d'écho en écho, produisant de discordantes clameurs, et qui vous

Le détachement s'arrête et le marin se coule entre les herbes comme un serpent.

Si habile qu'il soit, il ne peut cependant éviter de ramper sur les feuilles mortes.

Au bruit qu'elles font en se brisant, un autre bruit répond d'une touffe voisine, et notre éclaireur voit se dresser un casque, et une tête explore tout autour, sans que l'homme cependant sorte de sa cachette.

Le marin se tient coi, puis au bout d'un instant, quand le casque a rentré sa pointe sous le feuillage, il s'approche insensiblement, et, tout à coup, bondissant sur ses genoux, il poignarde la sentinelle, qui tombe sans pousser un cri.

Les autres marins qui étaient à dix pas de là se détournent de rien.

Notre homme reconnaît quatre fois ce manège avec le même succès.

Il avait son idée, comme on va le voir.

Quand la quatrième sentinelle fut tombée, le marin avait exploré tout un côté de la lisière du bois.

Il était certain que l'accès était libre. Il revint vers ses compagnons.

— Maintenant, mes enfants, dépêchons-nous allez me chercher les lignards, et allons-y.

L'opération ne prit qu'un moment, quoique accomplie avec moins de précautions que les précédentes.

Pendant ce temps, le marin rendait compte de son exploration à son officier, et celui-ci faisait transmettre tout bas des ordres à ses hommes.

Les soldats arrivèrent.

— Mes amis, leur dirent les marins, vous allez vous mettre comme ça, à quelques pas les uns des autres, nous allons entrer là-dedans. Vous tenez tout ce qui en sortira. Ce ne sera pas long, allez, et nous ferons de notre mieux pour vous épargner de la besogne.

Quand ceux-ci jugèrent que nos soldats avaient en le temps de cerner le bois : — Allons-y, les enfants ! cria le lieutenant qui les commandait.

Et aussitôt les voilà qui bondissent comme des tigres et disparaissent sous le bois, la hache dans une main, le poignard dans l'autre.

Au bout d'un quart d'heure, nos soldats n'avaient presque pas entendu de coups de feu et n'avaient pas vu sortir un homme.

Enfin les marins reparessent.

— Ah ! dame, dirent-ils aux lignards co tas de Prussiens, c'est si lourdant qu'ils n'ont pas en le temps de se sauver. Nous croyons bien qu'ils sont tous restés sous bois.

On entre, et là un spectacle terrible s'offre à nos troupes.

Plusieurs centaines de Prussiens gisaient dans toutes les parties du bois, la plupart le crâne fendu d'un coup de hache.

Nos héros n'avaient pas tiré un coup de feu, et ils avaient dit vrai, pas un ennemi n'était resté debout.

Ils avaient monté à l'abordage.

VOYAGEUR.

(A continuer.)

Feuilleton du Courrier du Canada.

13 JANVIER 1871.

NOTES DE VOYAGE.

[SUITE.]

La paroisse voisine de la Rivière-Ouelle, sur le fleuve, est la jeune paroisse de St. Denis. St. Denis de la Boutellerie, démembrée il y a quelques vingt-cinq ans, de Kamouraska et de la Rivière-Ouelle. St. Denis est la résidence d'un ministre fédéral, l'Hon. J. C. Chapais, fameux par ses luttes électorales avec l'Hon. L. Letellier de St. Just.

Pauvre jeune paroisse Saint-Denis, au milieu de l'averse torrentielle qui nous tenait ce jour, encloués prisonniers dans l'intérieur des chaires, et les stores fermées, nous semblaient bien pâle, bien monotone.

Pour bannir notre affreux ennui, l'entière *Bibliothèque des chemins de fer* n'eût pas suffi. Dans un char de seconde classe et où l'on fume, les amateurs de la nicotine, avaient formé un groupe bruyant : là, ils exhalaient librement leurs noirs penchants en longues spirales de fumée. Nous rejoignons un instant ce groupe, où brillaient des figures amies et quelques lettres des villes que nous ne connaissons pas. L'on y débattait plusieurs questions assez scabreuses, bien que fort pratiques pour la jeunesse.

Il s'agissait de savoir quel était le plus sûr moyen pour un littérateur de faire son chemin en Canada.

— Ecrivez, disait l'un, un livre quelconque, enjolivez-le de compliments au Pape ?

— Un autre, "moi, j'opine pour une étude sur les dangers du jansénisme, sans compliments au Pape, excepté à la préface."

— Un troisième "ne publiez que la préface et forcez la note à l'article des compliments au Pape ?"